

Delphine
Minoui

Les Passeurs de livres de Daraya

Une bibliothèque secrète en Syrie



SEUIL

LES PASSEURS DE LIVRES
DE DARAYA

DU MÊME AUTEUR

Jeunesse d'Iran
Les voix du changement
(direction d'ouvrage)
Autrement, 2001

Les Pintades à Téhéran
Chroniques de la vie des Iraniennes,
leurs adresses, leurs bons plans
Jacob-Duvernet, 2007
Le Livre de poche, 2009

Moi Nojoud, 10 ans, divorcée
(en collaboration avec Nojoud Ali)
Michel Lafon, 2009

Tripoliwood
Grasset, 2011

Je vous écris de Téhéran
Seuil, 2015

DELPHINE MINOUI

LES PASSEURS DE LIVRES
DE DARAYA

Une bibliothèque secrète
en Syrie

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-136305-0

© Éditions du Seuil, octobre 2017

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Aux insoumis de Daraya

« Il n'existe pas de prison qui puisse enfermer la parole libre. Il n'existe pas de blocus assez solide pour empêcher l'information de circuler. »

Extrait du discours du dissident syrien
Mazen Darwich, prononcé le 23 avril 2016
au World Press Photo, après sa libération
des geôles syriennes.

PROLOGUE

Istanbul, 15 octobre 2015.

L'image est singulière. Un cliché énigmatique, sans trace de sang ni de balles, échappé de l'enfer syrien. Deux hommes de profil, entourés de murs de livres. Le premier se penche sur un ouvrage, ouvert en son milieu. Le second sonde des yeux une étagère. Ils sont jeunes, la vingtaine, veston de sport jeté sur les épaules pour l'un d'eux, une casquette vissée sur la tête pour l'autre. Dans ce huis clos sans fenêtre, la lumière artificielle qui balaie leur visage accentue l'incongruité de la scène. Comme une fragile respiration dans les interstices de la guerre.

Ce cliché m'interpelle. Je l'ai découvert par hasard sur Facebook, à la page de « Humans of Syria », un collectif de jeunes photographes syriens. Je lis la légende : elle évoque une bibliothèque secrète au cœur de Daraya. Je répète à voix haute : une bibliothèque secrète à Da-ra-ya. Les trois syllabes s'entrechoquent. Daraya, la rebelle. Daraya, l'assiégée. Daraya, l'affamée. J'ai tellement lu, écrit aussi, sur cette banlieue rebelle de Damas, un des berceaux du soulèvement pacifique de 2011, encerclée et bombardée depuis 2012 par les forces de Bachar al-Assad. L'idée que ces jeunes soient là, à bouquiner sous les bombes, dans les sous-sols de cette cité embastillée, attise ma curiosité.

Quelle histoire cache cette photo ? À quoi ressemble son verso ? A-t-elle un contrechamp ? L'image me hante, elle m'attire comme un aimant vers cette Syrie impraticable, devenue trop dangereuse à arpenter. De courriels en appels passés sur Skype et WhatsApp, je finis par retrouver la trace d'Ahmad Moudjahed, son auteur. Ahmad est l'un des cofondateurs de cette agora souterraine. À travers les mailles d'une mauvaise connexion internet, unique lucarne sur le monde extérieur, il me raconte sa ville dévastée, les maisons en ruine, le feu et la poussière, et dans tout ce fracas les milliers d'ouvrages sauvés des décombres et rassemblés dans ce refuge de papier auquel tous les habitants ont accès. Des heures durant, il évoque en détail ce projet de sauvetage du patrimoine culturel, né sur les cendres d'une cité insoumise. Puis il me parle des bombardements incessants. Des ventres qui se vident. Des soupes de feuilles pour conjurer la faim. Et de toutes ces lectures effrénées pour se nourrir l'esprit. Face aux bombes, la bibliothèque est leur forteresse dérobée. Les livres, leurs armes d'instruction massive.

Son récit est captivant. Il frémit de cet hymne à la paix que le rais de Damas s'obstine à étouffer. Il est cette partition souterraine que les djihadistes de Daech veulent éradiquer. Cette troisième voix, accouchée des haut-parleurs des manifestations pacifiques du début de la révolte anti-régime que le conflit d'aujourd'hui menace de gommer à tout jamais. Un journal intime de leur révolution qui me murmure d'en rédiger les pages.

Mais l'entreprise est périlleuse. Comment raconter ce qu'on ne voit pas, ce qu'on ne vit pas ? Comment ne pas tomber dans le travers de la désinformation, dont Assad est loin d'avoir le monopole ? Au-delà des ouvrages qu'ils feuilletent, quel projet politique ces jeunes portent-ils ? Sont-ils des soldats de l'islam, comme le régime veut nous en convaincre ? Ou de simples militants qui refusent la soumission ? D'Istanbul,

je calcule la distance qui me sépare de Daraya : mille cinq cents kilomètres. D'Istanbul, j'étudie les mille et un moyens d'y accéder. En vain. Depuis un dernier voyage à Damas en 2010, lorsque j'habitais Beyrouth, je n'ai jamais décroché de visa de presse pour la capitale syrienne. Et, si j'y parvenais, comment accéder à sa banlieue assiégée ? En cet automne 2015, même les Nations unies ont échoué à y acheminer la moindre aide humanitaire. Existe-t-il un tunnel, un chemin de traverse, un sentier clandestin ? Au bout du fil, Ahmad me confirme que tous les accès sont bouchés. Reste la brèche de Moadamiya, sa voisine, empruntée par les plus téméraires. Mais la traversée se fait de nuit, sous la menace des snipers et des obus.

Faut-il pour autant enterrer cette histoire à cause d'un rideau de fer imposé par la force ? Se contenter d'être les témoins impuissants d'une barbarie sans pareil qui se déroule en direct sur nos téléviseurs ?

Ouvrir les yeux sur une ville qui se donne à voir à travers un écran d'ordinateur, c'est prendre le risque d'écorcher la réalité. Fermer les yeux, c'est la condamner au silence. Bachar al-Assad a voulu mettre Daraya entre parenthèses, l'enfermer entre crochets. J'aimerais lui ouvrir les guillemets. Faire défiler d'autres images que ce premier cliché. S'il faut se contenter de dessiner la silhouette d'une ville interdite, je suis prête à prendre le risque de tracer ces lignes imparfaites. Quand toutes les portes se ferment à double tour, ne reste-t-il pas, justement, les mots pour raconter ?

Écrire, c'est recoller des bouts de vérité pour faire entendre l'absurdité.

Quelques jours plus tard, je rappelle Ahmad pour lui faire part de mon dessein, anxieuse de connaître sa réponse.

Au bout de la ligne Skype, il y a d'abord un long silence. Je répète ma question :

– J'aimerais écrire un livre sur la bibliothèque de Daraya.

Soudain, un brouhaha métallique envahit la ligne. Ce projet doit lui paraître bien dérisoire dans cette nuit de menace et d'effroi qui se répète à l'infini. Une fois passée la tempête d'acier, sa voix refait surface :

– *Ahlan wa sahlan !* (Bienvenue !)

À sa phrase, empreinte d'enthousiasme, je souris derrière l'écran. Ahmad sera mon guide. Je serai son oreille attentive.

Et je lui fais une promesse : qu'un jour, ce livre, le leur, rejoindra les autres volumes de la bibliothèque.

Il sera la mémoire vivante de Daraya.

Ahmad, c'est d'abord une voix lointaine. Un fragile chant d'espoir échappé des profondeurs de l'obscur. Quand je le contacte pour la première fois par Skype, le 15 octobre 2015, cela fait presque trois ans qu'il n'est pas sorti de Daraya. À sept kilomètres de Damas, encerclée et affamée par le régime, sa ville est un sarcophage. Ahmad est un des douze mille derniers survivants. Au début, je peine à décrypter ses paroles. Il marmonne des mots timides, fébriles, hachés par le crépitement omniprésent des explosions. Entre deux détonations, je m'accroche à son visage. Derrière l'écran de l'ordinateur, il apparaît, puis disparaît au gré des caprices d'une connexion internet bricolée grâce à de petits satellites récupérés au début de la révolution.

Son image s'étire, se déforme à la façon d'un portrait de Picasso : des joues rondes qui s'inclinent à l'oblique sous ses lunettes aux montures noires, avant de se fracturer en mille et un éclats cubiques pour se perdre sous un épais rideau noir. Quand les pixels s'emboîtent à nouveau, je lis sur ses lèvres. Et je tends l'oreille en mordillant mon crayon.

Il se présente. Ahmad, 23 ans, enfant de Daraya, issu d'une famille de huit rejetons. Avant la révolution, il étudiait le génie civil à l'université de Damas. Avant la révolution, il aimait le football, les films, et la compagnie des plantes dans la pépinière familiale. Avant la révolution, il rêvait de

journalisme. Son père l'en avait vite dissuadé après avoir connu douze mois de prison pour un simple commentaire glissé à l'oreille d'un ami. « Insulte au pouvoir », avait tranché le tribunal. C'était en 2003. Ahmad avait 11 ans. Un souvenir sombre, blotti au fond de son cœur.

Et puis, il y eut la révolution. Quand la Syrie se réveille, en mars 2011, Ahmad a 19 ans, l'âge rebelle. Le paternel, encore traumatisé, lui interdit de descendre dans la rue. Ahmad rate la première manifestation de Daraya, mais file en douce à la deuxième. Au milieu de la foule, il chante à pleins poumons : « Le peuple et la Syrie ne font qu'un. » Dans sa poitrine de révolutionnaire en herbe, quelque chose se déchire, comme une feuille de papier. Son premier frisson de liberté.

Les semaines et les mois s'enchaînent. Les manifestations aussi. Dans les transistors, la voix de Bachar al-Assad est menaçante. « Nous gagnerons. Nous ne céderons pas. Nous éradiquerons les contestataires. » Les forces du régime tirent sur la foule. Les premières balles sifflent. Mais Ahmad et ses copains chantent de plus belle, « Liberté ! Liberté ! », tandis que d'autres révoltés passent aux armes pour se protéger. Ne pouvant tous les jeter en prison, le raïs de Damas finit par mettre leur ville sous les verrous. C'est le 8 novembre 2012. Comme tant d'autres, la famille d'Ahmad plie bagage, elle migre vers une ville voisine, et le supplie de la suivre. Il refuse : c'est sa révolution, celle de sa génération. Sous les bombes, Ahmad s'équipe d'une caméra et réalise enfin son rêve d'enfant : raconter la vérité. Il rejoint le centre de presse du nouveau conseil local de la ville. La journée, il sillonne les rues dévastées de Daraya, il filme les maisons en charpie, les hôpitaux saturés de blessés, les enterrements des victimes, les moindres traces de cette guerre invisible, inaccessible aux médias étrangers. Le soir, il télécharge ses vidéos sur le Net.

Une année s'écoule, sclérosée par la violence, entre espoir et incertitude. Un jour de la fin 2013, ses amis l'appellent en renfort. Sous les ruines d'une maison pulvérisée, ils ont trouvé des livres qu'ils veulent absolument exhumer.

– Des livres ? répète-t-il étonné.

Au cœur de la guerre, l'idée lui paraît saugrenue. À quoi bon sauver des livres quand on n'arrive pas à sauver des vies ? Il n'a jamais été grand lecteur. Pour lui, les livres ont le goût du mensonge et de la propagande. Pour lui, les livres, c'est ce portrait d'Assad et son cou de girafe qui le narguait dans ses cahiers d'écolier. D'un pas hésitant, il se résigne à les suivre à travers la muraille entaillée. La porte d'entrée a été arrachée par une explosion. La bâtisse défigurée appartient au directeur d'une école qui a fui la ville en laissant tout derrière lui. Prudent, Ahmad avance à tâtons jusqu'au salon. Seul un filet de lumière éclaire l'espace. Le parquet est tapissé d'ouvrages, éparpillés au milieu des gravats. D'un geste lent, il s'agenouille au sol, en cueille un au hasard. Sur la couverture, noire de poussière, ses ongles crissent, comme le son d'un instrument de musique. Le titre est en anglais, ça parle de connaissance de soi, un ouvrage de psychologie sans doute. Ahmad tourne la première page, déchiffre les quelques mots familiers de cette langue étrangère qu'il parle mal. Qu'importe le sujet, en fait. Il tremble. Tout en lui se met à vaciller. Cette sensation troublante d'ouvrir la porte du savoir. De s'échapper, un instant, de la routine du conflit. De sauver un petit bout, même infime, des archives du pays. De se faufiler à travers les pages comme on fuit vers l'inconnu.

Ahmad se relève lentement, l'ouvrage contre la poitrine. Cette fois, c'est tout son corps qui frissonne.

– Le même frisson de liberté que lors de ma première manifestation, souffle-t-il derrière l'écran.

Ahmad s'est interrompu. Son visage est de nouveau un patchwork de pixels. Une détonation a cisailé la connexion

internet. Je fixe l'écran, devine un soupir. Après une grande inspiration, il reprend sa narration, dressant l'inventaire des autres volumes, retrouvés ce jour-là sous les gravats : littérature arabe et étrangère, philosophie, théologie, science. Un océan de connaissance à portée de main.

– Mais il fallait faire vite, poursuit-il. Dehors, les avions grondaient. Dans l'urgence, nous avons déterré les ouvrages et rempli à ras bord le coffre d'un pick-up.

Les jours suivants, la collecte se poursuit à travers ruines. Dans les maisons abandonnées, dans les bureaux dévastés, dans les mosquées défigurées. Ahmad y prend rapidement goût. À chaque nouvelle chasse aux livres, il savoure cet infini plaisir à dénicher des feuilles abandonnées, à faire revivre les mots ensevelis sous les décombres. La fouille se pratique à mains nues, parfois à l'aide de pelles. En tout, ils sont une quarantaine de bénévoles, activistes, étudiants, rebelles, à guetter chaque minute le silence des avions pour aller creuser sous les gravats. En une semaine, ils sauvent six mille ouvrages. Un exploit ! Un mois plus tard, la récolte atteint les quinze mille exemplaires. Des petits, des grands, des cabossés, des écornés, des illisibles, des très rares, des très recherchés. Il faut désormais trouver un lieu pour les stocker. Les protéger. Préserver cette petite miette du patrimoine syrien avant qu'il ne parte en fumée. Après une concertation générale, un projet de bibliothèque publique voit le jour. Sous Assad, Daraya n'en a jamais eu. Ce serait donc la première. « Le symbole d'une ville insoumise, où l'on bâtit quelque chose quand tout s'effondre autour de nous », précise Ahmad. Il s'interrompt, pensif, avant de prononcer cette phrase que je n'oublierai jamais :

– Notre révolution s'est faite pour construire, pas pour détruire.

Par crainte de représailles, ce musée de papier serait maintenu au plus grand secret. Il n'aurait ni nom ni enseigne.

Un espace souterrain, à l'abri des radars et des obus, où se retrouveraient petits et grands lecteurs. La lecture comme refuge. Une page ouverte sur le monde lorsque toutes les portes sont cadenassées.

À l'issue d'une quête effrénée, la bande de copains finit par dénicher le sous-sol d'un immeuble. Orpheline de ses habitants, la bâtisse se trouve à la lisière de la ligne de front, non loin des snipers, mais largement épargnée par les tirs de roquettes. À la hâte, des planches de bois sont taillées. Des coups de pinceaux passés sur les murs. Deux, trois canapés rassemblés. Dehors, quelques sacs de sable empilés devant les fenêtres, et un groupe électrogène pour pallier l'absence d'électricité. Des jours durant, les passeurs de livres s'emploient à dépoussiérer, recoller, trier, répertorier, ranger tous ces vestiges de papier. Classés par thème et par ordre alphabétique sur les rayons des étagères pleines à craquer, les ouvrages retrouvent enfin leur parfait ordonnancement d'origine.

Avant l'inauguration restait une dernière tâche à remplir : numéroter minutieusement chaque recueil et y apposer le nom de son propriétaire sur la première page.

– Nous ne sommes pas des voleurs, encore moins des pilleurs. Ces livres appartiennent aux habitants de Daraya. Certains sont morts. D'autres sont partis, d'autres encore ont été arrêtés. Notre but, c'est que chacun puisse récupérer ce qui lui appartient une fois la guerre terminée, insiste Ahmad.

À ses mots, j'ai posé mon crayon. Impressionnée par son civisme. Muette face à un tel sens du respect de l'autre. Des autres. Nuit et jour, ces jeunes côtoient la mort. La plupart d'entre eux ont tout perdu : leur demeure, leurs amis, leurs parents. Au milieu du fracas, ils s'accrochent aux livres comme on s'accroche à la vie. Avec l'espoir de meilleurs lendemains. Portés par leur soif de culture, ils sont les discrets artisans d'un idéal démocratique. Un idéal en gestation, qui brave la tyrannie du régime. Qui défie, aussi, la brutalité des

soldats au drapeau noir, destructeurs d'antiquités à Palmyre, auteurs du terrible incendie de la bibliothèque de Mossoul, en Irak, début 2015. Des mercenaires de la paix face à la destruction prédatrice.

Une explosion déchire de nouveau la conversation. Imperturbable, Ahmad reprend son récit. Il me raconte que, le jour de l'ouverture, la fête était à l'économie. Ni jus de fruits ni guirlandes. Seuls quelques amis réunis pour l'occasion. Et surtout, oui surtout, ce picotement qui chatouille à nouveau la poitrine, comme au premier slogan. Très vite, la bibliothèque devient l'un des piliers de la ville enclavée. Ouverte de 9 heures à 17 heures, à l'exception du vendredi, jour chômé, elle accueille une moyenne quotidienne de vingt-cinq lecteurs. Des hommes, essentiellement. À Daraya, précise-t-il, les femmes et les enfants sont peu visibles et ne sortent que très rarement de chez eux. En général, ils se contentent de lire à la maison les ouvrages rapportés par les pères et les maris, par crainte des bombes barils qui pleuvent du ciel.

– Le mois dernier, il en est tombé environ six cents sur la ville, dit Ahmad.

Son ami Abou el-Ezz, codirecteur de la bibliothèque, en a fait les frais. En septembre 2015, il était en route vers la cave à livres quand un baril d'explosifs largué depuis un hélicoptère lui a coupé la route. Ces containers chargés de TNT et de grenaille ont un impact particulièrement destructeur car leur frappe n'est pas précise. Touché au cou par des éclats de shrapnel qui ont atteint son système nerveux, Abou el-Ezz souffre de crampes qui le lancent jusqu'au bas du dos. Depuis, il est au repos forcé, alité dans une clinique de fortune. À Daraya, la vie est aussi fragile qu'une feuille de papier.

Nouveau roulement de tambours. L'écho des déflagrations. Ahmad reprend la parole. Cette fois-ci, il me signale qu'il doit mettre un terme à la discussion. Nous l'ignorons encore

et leur passion du journalisme en font de futurs reporters d'exception.

Le récit de Daraya n'aurait pas trouvé sa forme actuelle sans les encouragements de la romancière Luisa Etskenike, lorsque hantée par l'éternelle question : « Comment rendre visible l'invisible ? », je doutais de la forme à donner à ce texte. Je lui adresse mon immense gratitude.

Fidèle première lectrice de mes ouvrages, mon amie cinéaste Katia Jarjoura a su, une fois de plus, apporter un regard critique et objectif à ce livre. Je lui en suis extrêmement reconnaissante.

Je suis également particulièrement redevable envers Hala Moughanie pour sa relecture attentive et détaillée. Sa disponibilité et ses remarques avisées m'ont été d'une précieuse aide.

Je souhaite aussi remercier chaleureusement mon amie chercheuse Carole André-Dessornes pour ses conseils et son soutien bienveillant.

Ce livre s'achève avec une pensée particulière pour Omar, le jeune combattant-lecteur parti trop vite, et à ses rêves assassinés. Que son souvenir permette à sa famille et ses amis de trouver la force nécessaire pour poursuivre leur quête de liberté.

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : CPI FRANCE
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2017. N° 136302 (00000)
Imprimé en France